

LECTIO DIVINA AVEC LE PÈRE LAGRANGE

JEAN LE BAPTISTE ET JÉSUS

Le temps du salut



Après de longues années passées dans l'obscurité de Nazareth, Jésus va commencer son ministère en Israël. On dirait d'un nouveau début de l'évangile, et, d'après saint Marc, c'est même le « Commencement de l'évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu ». Nous y avons vu que pour les souverains de l'Orient déifiés il y avait comme une double épiphanie : celle de leur naissance, à cause de leur origine divine, et celle de leur prise de possession du pouvoir souverain. Jésus ne deviendra le Roi de gloire qu'à sa résurrection, mais il doit dès le début de sa vie publique être en quelque façon intronisé par son Père, ce qui eut lieu au baptême.,

De plus, il était de la dignité du Fils de Dieu d'avoir un précurseur, afin de préparer ses voies. Nous voyons donc ici se renouer le dessein divin qui avait mis en présence le fils de Zacharie et le fils de Marie. Cette fois ce ne sont plus les anges qui visitent des âmes d'élite, habituées aux communications d'en Haut, c'est une voix puissante qui va retentir et ébranler tout le pays d'Israël.

La terre d'Israël, où sont nés Jésus et Jean, n'est plus, nous le savons déjà, sous le pouvoir d'un seul prince. La Judée a été incorporée dans l'empire romain, héritier de toutes les civilisations antiques.

Rome, succédant aux grands empires d'Orient, avait établi une domination plus stable sur des races plus diverses. Les hommes qui vivaient alors, ou plutôt l'élite qui les gouvernait, pouvait se croire parvenue à une sorte de sommet, d'où la civilisation, péniblement acquise, n'avait plus qu'à rayonner. La cité aux sept collines, avec son Capitole, son Forum et son Palatin serait devenue la plus belle des choses, si Athènes n'avait conservé son prestige d'art et de beauté. La violence des armes cédait à l'autorité plus haute de l'intelligence. Ce qu'on appelait « la terre habitée », le monde, désormais organisé, était animé par un même esprit. Nul ne songeait à se soustraire à cette force dirigée par la raison, à l'instar de l'Univers.

Personne excepté les Juifs. Il eût paru ridicule de mettre en parallèle avec Athènes, Rome ou Alexandrie, tournées vers la mer comme pour envoyer au loin leurs ordres ou leurs idées, une cité médiocre, élevée au sommet des collines de Judée, mais isolée, regardant vers le désert plutôt que vers les plages. Pourtant cette ville aussi avait son élite, elle avait son histoire, elle avait conscience d'être mieux instruite qu'Athènes sur le grand, sur le seul problème, celui de la destinée humaine, de l'origine du monde et de ses rapports avec Dieu. Le succès des armes romaines ne lui imposait pas, et le charme

divin d'Homère ne lui inspirait que du mépris. Elle savait que les statues modelées par Phidias, avec leur majesté austère, étaient aussi damnables que les molles Aphrodites de Praxitèle, parce qu'elles n'avaient pas droit à l'hommage des hommes, seuls fidèles images de Dieu. Elle était sûre, de science certaine, de la science même de Dieu qui lui avait révélé son secret, que toute cette gloire du monde était fragile, et, précisément parce que le mal triomphant était le désordre poussé à son comble, elle était assurée que le règne de Dieu allait être manifesté. Mais personne n'avait encore pris la parole en son nom pour reprendre la série interrompue des reproches, des menaces, des jugements terribles suspendus sur les têtes, des espérances lointaines enfin, quand, l'orage dissipé, le ciel aurait repris la couleur du saphir. Le joug de l'étranger était dur, mais l'honneur de Dieu violé était un affront plus intolérable que l'insolence des agents du fisc. Dieu était-il donc si patient ? Qu'attendait-il ? Ce fut alors que la voix de Jean, fils de Zacharie, se fit entendre dans le désert.

Entrée en scène de saint Jean-Baptiste (15)

<p>Lc 3. ¹Or, en l'an 15 du gouvernement de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe son frère tétrarque de l'Iturée et du pays Trachonite, et Lysanias tétrarque de l'Abilène, ²sous le grand prêtre Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut [adressée] à Jean, fils de Zacharie, dans le désert</p> <p>³Il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés.</p>	<p>Mc 1. ¹Commencement de l'évangile de Jésus Christ Fils de Dieu :</p> <p>⁴Jean le Baptiste, fut dans le désert, prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés.</p>	<p>Mt 3. ¹En ces jours-là apparaît Jean, le Baptiste, prêchant dans le désert de Judée, ²disant : « Faites pénitence, car le règne des Cieux est proche. »</p>
--	--	--

« Or, en l'an quinzième du gouvernement de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de la Galilée, Philippe son frère, tétrarque de l'Iturée et du pays Trachonite, et Lysanias, tétrarque de l'Abilène, sous le grand Prêtre Anne et [et sous le grand Prêtre] Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert¹. »

Singulier rapprochement qui met sur la même ligne Tibère, l'empereur discrètement tout puissant, et Lysanias principicule ignoré ! Pour l'entendre il faut nous placer où l'évangéliste nous conduit, dans le désert près des rives du Jourdain. La vallée est large en cet endroit, formant une sorte de cirque, mais elle est dominée des deux côtés par de hautes collines. C'est le seul endroit du globe qui soit à environ 350 mètres au-dessous du niveau de la mer. Au nord, l'horizon est fermé par la *montagne du Vieillard*, le

¹ Lc 3, 1-2.

Djébel ech-cheikh, l'ancien Hermon, dont les neiges étincellent en hiver et au printemps. On dirait qu'il n'y a rien au delà de cette montagne du Septentrion où les Sémites plaçaient le séjour de la cour divine. Au sud, c'est la mer Morte, fleurant le bitume et le soufre sur ses bords. Elle est souvent recouverte d'une brume légère qui s'épaissit vers le midi, comme un reste de la nuée qui a versé la destruction sur Sodome et Gomorrhe. Le Jourdain n'est pas comme certains autres fleuves une limite : c'est plutôt un point de jonction pour les habitants des deux rives comme pour les eaux qui descendent des collines. Ses deux bords ont été donnés à Israël. Et voilà pourquoi, après avoir nommé le maître du monde romain, dont le règne officiellement chiffré fournissait une date s'imposant à tous, Luc a énuméré ces petits états des pays en deçà et au delà du Jourdain, le centre de gravité demeurant à Jérusalem sur la rive occidentale. Là se trouve la Judée, le royaume propre de David, où la vie religieuse et nationale a repris après la captivité de Babylone, si bien que les Israélites sont devenus des Judéens ou, comme nous prononçons, des Juifs. Véritable foyer de l'esprit de toute la race, ce pays est aussi le plus surveillé, et Rome a voulu qu'il fût sous sa tutelle directe, étant administré par le romain Pontius Pilatus. Au nord, la Galilée, avec une annexe au delà du Jourdain, la Pérée, est sous le sceptre d'Hérode, avec une apparence d'indépendance. Mais le nom de roi eût été trop auguste pour ce petit prince. Il est tétrarque, c'est-à-dire à la tête d'un quart de pays, sans qu'on se préoccupât de savoir si ce terme, devenu courant, résultait réellement d'un partage en quatre parts. En fait nous ne trouvons que deux autres tétrarques : Philippe qui gouverne en face d'Hérode, au nord-est, de l'autre côté du Jourdain, et Lysanias dont le petit état ferme la perspective de la domination d'Israël au septentrion. Mais, en marge et en somme au-dessus de ces princes temporels, Luc a voulu nommer le grand prêtre, seul lien qui groupât encore tous les descendants d'Israël. Ce grand prêtre était Caïphe, installé par la faveur du procureur romain, Valérius Gratus. Mais le respect dû au successeur d'Aaron allait encore à Anne, le grand prêtre déposé, que Caïphe, son gendre, était tenu lui aussi de ménager.

Il n'est aucune de ces données politiques qui ne soit solidement établie sur des documents historiques, et l'on pourrait dire, sur le sol. Si l'érudition contemporaine a cherché chicane à Luc sur le nom de Lysanias, deux inscriptions découvertes dans la région d'Abil, l'ancienne Abilène, lui ont donné raison².

Quoique cette même science ne soit pas tout à fait d'accord sur le comput des années de Tibère, on peut estimer raisonnablement que sa quinzième année a commencé le 1^{er} octobre de l'an 27 de l'ère chrétienne.

C'est sans doute très peu après cette date que Jean apparut prêchant dans toute la région du Jourdain.

« Il était vêtu de poils de chameau, avec un pagne de peau autour des reins, et il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage³. »

Le Romain, drapé dans sa toge, reconnaissait le philosophe disciple des Grecs à son manteau. À l'accoutrement de Jean, le Juif avait la vision du plus ardent des prophètes.

² *RB* (1912) p. 533 ss.

³ *Mc* 1, 6.

Jadis les envoyés du roi Ochozias avaient dit à leur maître : « Un homme s'est rencontré sur notre route... il était velu, avec un pagne de cuir autour des reins. » Le roi dit : « C'est Élie, le Thesbite⁴ ! » Cet attirail austère, longtemps respecté, avait partagé le discrédit que tant de faux prophètes avaient attiré sur eux. Revêtir le manteau de poil, c'était s'exposer aux sarcasmes : autant se présenter en imposteur. En ce temps-là, dit Zacharie, « s'il arrive encore à un homme de parler en prophète, son père et sa mère qui l'ont engendré lui diront : Tu ne vivras point ! Car tu profères des mensonges au nom de Iahvé... En ce jour-là les prophètes seront honteux, chacun de sa vision tandis qu'il fera le prophète ; et ils ne revêtiront point de manteau de poil pour mentir⁵. »

La prophétie s'était tue ; les faux prophètes cessèrent de lui opposer leur contrefaçon menteuse. Et c'est après ce long silence, dans un temps d'élégance et d'urbanité, près de cette Jéricho, donnée par Antoine à Cléopâtre pour les délices de ses baumiers, rebâtie par Hérode en station hivernale, sur les confins du luxe et du désert, que Jean surgissait, nouvel Élie par le costume, non moins audacieux par la liberté de ses invectives. Mais si puissante était sa voix, que le désert en fut ému et que la rumeur parvint jusqu'aux villes du pays haut. Serait-ce que Dieu allait agir ? On savait bien depuis Amos que « le Seigneur Iahvé ne fait rien sans qu'il ait révélé son secret à ses serviteurs les prophètes. Le lion a rugi : qui ne craindrait ? Le Seigneur Iahvé a parlé : qui ne prophétiserait⁶ ? »

Et en effet Jean disait : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche⁷ ! »

Mc 1. ⁵ Et tout le pays de Judée venait auprès de lui, et tous ceux de Jérusalem. Et ils se faisaient baptiser par lui dans le fleuve du Jourdain, confessant leurs péchés.

⁶ Or Jean était vêtu de poils de chameau, avec un pagne de peau autour de ses reins. Et il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. (Suite § 18.)

Mt 3. ⁵ Alors venait auprès de lui Jérusalem, toute la Judée et toute la région du Jourdain. ⁶ Et ils se faisaient baptiser dans le fleuve du Jourdain par lui, confessant leurs péchés.

⁴ Lui-même, Jean avait son vêtement [fait] de poils de chameau, avec une ceinture de cuir autour de ses reins. Sa nourriture était de sauterelles et de miel sauvage.

Jadis, quand éclatait sur les lèvres d'un prophète cet appel à la pénitence, le peuple se rassemblait. C'était la nation entière qui avait péché, soit qu'elle eût adoré des dieux étrangers, soit qu'elle eût mêlé des pratiques impures au culte du Dieu très saint. On brisait les pierres levées consacrées à Baal, on brûlait les arbres d'Astarté, on nettoyait le sanctuaire. Iahvé pardonnait, et le peuple était délivré.

Mais les temps étaient changés. Jamais avant les successeurs d'Alexandre le monde n'avait vu ce spectacle étrange d'un peuple refusant de se prosterner devant les dieux du vainqueur. Les Macchabées avaient fait cela, et jeté à la voirie des dieux qui étaient des dieux de la Grèce. Aussi Dieu leur avait-il donné l'indépendance envers l'étranger et le

⁴ 2 R 1, 6-8.

⁵ Za 13, 3-4. Trad. Van Hoonacker.

⁶ Am 3, 7-8.

⁷ Mt 3, 2.

pouvoir sur leurs frères. Depuis la Dédicace nouvelle du Temple, le culte s'y poursuivait selon les observances sacrées ; les prêtres immolaient le sacrifice de chaque jour et célébraient les solennités avec la pompe requise. La nation n'avait rien à se reprocher. Pourquoi cet appel à la pénitence ?

Des âmes choisies le comprenaient cependant, car la religion était devenue, sinon beaucoup plus intérieure, du moins plus individuelle. Chacun se sentait responsable envers Dieu, et c'était la supériorité incontestée de la religion d'Israël que son intransigeance morale que ni la fortune, ni la puissance n'avaient réussi à fléchir. Aussi bien c'était la tradition des anciens prophètes, moins soucieux d'attirer au Temple les victimes en troupeaux, que d'exciter au cœur des Israélites des sentiments de componction et de crainte filiale, et plus encore peut-être – car c'était le point difficile – de les émouvoir de charité envers leur prochain.

Ne savez-vous pas le jeûne que j'aime ?
dit le Seigneur Iahvé :
Partager son pain avec l'affamé,
héberger les pauvres sans abri ;
Qui se trouve nu, le vêtir,
devant son frère ne point se dérober.
Alors ta lumière poindra comme l'aurore⁸...

La conscience d'un grand nombre d'Israélites était assez éveillée pour qu'ils fussent sensibles à de tels accents, et si l'on se sentait coupable, il fallait faire pénitence. Les maîtres savaient très bien et étaient les premiers à proclamer que la pénitence était la disposition essentielle requise avant l'arrivée du Messie, qui lui-même devait établir le règne de Dieu.

L'aspect d'un fils des anciens prophètes, austère, sobre jusqu'à s'interdire la modeste nourriture du pain quotidien, son pressentiment pénétrant les symptômes du temps, son accent pathétique, tous ces traits dont aujourd'hui des esprits légers ou forts seraient tentés de sourire, étaient l'expression spontanée, jaillissante de l'antique prophétie en Israël. Même alors, dans les villes on eût peut-être pris Jean pour un simple d'esprit ; il effrayait, ébranlait les âmes, lorsque sa voix s'élevait parmi les dunes stériles ou le long des tamaris du Jourdain, aux eaux rapides, aux souvenirs miraculeux, faisant entendre l'appel traditionnel : Pénitence ! une dernière fois, avant l'intervention de Dieu !

Toutefois il y avait quelque chose d'inattendu dans l'action de Jean. Il invitait au baptême. La pénitence devait être inaugurée par un signe sensible dont il se faisait l'agent. On s'immergeait dans l'eau en sa présence, de façon qu'on ait été lavé par lui. Être baptisé, c'était s'être baigné entièrement. L'érudition moderne, trop souvent préoccupée de remplacer certaines initiatives du génie par une lente évolution de tout le monde, ne sait que penser des origines de ce rite. Ce n'est pas que les purifications par l'eau aient fait défaut dans l'Antiquité. L'eau nettoie, enlève les souillures, rend au corps une sorte de pureté. L'innocence des mœurs est naturellement comparée à la pureté du corps. Le bain est donc le symbole d'un retour à une vie exempte de tache. Ce que le baptême est pour le corps, la pénitence l'est pour l'âme. Venez donc, disait Jean,

⁸ Is 58, 6-8 ; trad. Condamin.

recevoir le baptême comme pour prendre Dieu et les hommes à témoin de vos sentiments de repentir. Les Juifs devaient comprendre cela comme l'auraient compris les gentils. Mais chez eux les lavages de leurs ustensiles et même des aliments, les bains qu'ils prenaient eux-mêmes avaient surtout pour but de les mettre en état de pureté rituelle : un peuple saint devait éviter toute souillure, non seulement celle qui inspire de la répugnance, mais aussi cette contamination plus mystérieuse qui résulte d'un contact profane. On ne voit pas qu'ils aient été plus loin dans la voie du symbolisme : le bain était tout au plus une préparation des prosélytes à la circoncision ; ce n'était pas, au sein du judaïsme, un signe sensible de pénitence et de vie renouvelée.

Cependant, à côté de ceux qui représentaient l'orthodoxie, et en marge de la loi, certains groupements s'étaient formés qui attachaient un prix considérable à une pureté du corps et de l'âme plus parfaite. On les nommait Esséniens. D'anciens commentateurs avaient imaginé que, dans le désert de Juda, Jean avait reçu leurs leçons et avait été imbu de leurs scrupules. La critique avait souri de cette conjecture. Mais voici qu'elle la dépasse en faisant naître la secte des Baptistes avant le Baptiste lui-même. Les ancêtres des Mandéens⁹, aujourd'hui fixés sur les bords du Tigre au-dessus de Bassora, et qui passent dans l'eau une partie de leur existence, auraient eu comme un culte de l'eau, une conviction arrêtée de sa nature divine, de sa vertu pour rendre à l'âme, contaminée par le corps, sa pureté première. Jean aurait été leur disciple, si grand qu'il serait devenu le principal maître, le réformateur, sinon le fondateur de leur religion, à laquelle le christianisme aurait emprunté son baptême.

Cette conjecture est tenue en échec par l'accord de deux témoignages : celui du Nouveau Testament, et celui de l'historien Josèphe. Le portrait de Jean dans l'évangile se dessinera sous nos yeux ; ses traits sont ceux d'un Israélite fidèle à la Loi. C'est aussi ce que Josèphe avait retenu : Hérode Antipas eut peur du mouvement déchaîné par Jean, mais seulement parce qu'il y voyait à tort un élément révolutionnaire. Quant au baptême, Jean ne lui attribuait aucune efficacité pour la rémission des péchés, et le tenait seulement pour un symbole de la purification de l'âme par la justice¹⁰. Josèphe rend donc un témoignage précis et décisif à la nature du baptême de Jean, tel que nous verrons celui-ci s'en expliquer. Toutefois le baptême, s'il n'avait pas par lui-même la vertu de remettre les péchés, était comme un pas décisif de la pénitence, un indice de la contrition du cœur qui en obtenait de Dieu le pardon. Aussi était-il accompagné de la confession des fautes commises. Et c'était là encore une nouveauté. En se reconnaissant coupable non seulement devant Dieu, dans le secret du cœur, mais encore devant celui qui se donnait hardiment comme le ministre de la pénitence dont il était le héraut, l'enfant d'Israël prouvait avec quel sérieux il revenait à Dieu. Confesser les manquements à la loi divine, c'était s'engager à ne pas les commettre désormais. On devait espérer que l'obéissance à la voix de Dieu retentissant dans les accents du prophète, l'accomplissement d'un rite extérieur de pureté, l'aveu de la détestation des désordres touchaient la miséricorde de Dieu. Il n'appelle les pécheurs que pour les ramener à lui et leur pardonner.

⁹ Voir RB 1927 et 1928. *La gnose mandéenne et la tradition évangélique*,

¹⁰ Josèphe. *Antiquités judaïques*, 18, 5, 2.

Les sacrifices pour le péché à offrir au Temple étaient-ils donc devenus inutiles ? On sait que, prescrits pour des cas particuliers, ces sacrifices avaient pour but de réparer une dérogation en faisant de nouveau régner l'ordre légal. Jean ne les prescrivait pas – du moins nous n'en avons aucun indice –, mais il ne les réprouvait pas non plus. Autre était l'accomplissement des cérémonies et des ordonnances, autre le mouvement des cœurs vers Dieu afin qu'il daignât établir son règne. Le règne des cieux, que prêchait le Baptiste, c'était en effet le règne de Dieu : l'expression de règne des cieux, propre à saint Matthieu, est bien celle que devait employer un pieux israélite, désireux de ne point prononcer trop souvent même le nom de Dieu commun à tous les pays, car celui du dieu d'Israël, le Seigneur Iahvé, était sévèrement proscrit. On disait « les cieux », parce que le mot hébreu est au pluriel pour désigner le singulier, comme nous disons « les ténèbres » et non pas la ténèbre. Nous devrions donc traduire « du ciel », si nous n'imitions les Grecs dans leur traduction servile. Combien de fois n'entendons-nous pas dire : le Ciel l'a voulu ; il faut se soumettre aux ordres du Ciel !

La difficulté de l'expression est donc seulement dans le premier terme. En français nous disons le règne, pour marquer le pouvoir, l'autorité qui s'exerce, comme on dit le règne des lois, et nous nommons royaume la contrée, l'état gouverné par un roi. En hébreu, et aussi en grec, on emploie le même mot pour désigner les deux choses, de sorte que dans l'Ancien Testament on doit déterminer chaque fois quel est le sens, ce qui n'est pas toujours facile. De même dans l'Évangile, et nous verrons quelles nuances parfois insaisissables a revêtu ce mot. Mais la signification n'est pas douteuse dans la prédication du Baptiste : il annonçait que Dieu allait inaugurer son règne. C'était précisément ce qu'attendaient les Juifs.

Leur ancienne histoire leur rappelait le temps où ils n'avaient plus voulu de ce règne de Dieu. Alors le prophète Samuel leur signifiait sa volonté sainte, et, dans la guerre comme dans la paix, Israël n'avait pas eu à se plaindre de ce régime. Mais le peuple se sentait mal à l'aise parmi tant d'autres nations qui avaient des rois ; au Moyen Âge tout duché aspirait à devenir un royaume. Dieu se plaignit que son peuple ne voulût plus qu'il régnât sur lui ; cependant il accéda à leur demande¹¹.

Ils voulaient surtout avoir un roi pour marcher à leur tête et conduire leurs guerres. Depuis, les guerres, heureuses au temps de David, avaient constamment tourné au dommage, souvent à la honte d'Israël. Le roi n'avait pas seulement remplacé Dieu, il l'avait parfois combattu, estimant qu'il était de bonne politique de rendre hommage aux dieux sans doute très puissants des grands empires. La dynastie de David avait sombré avec l'indépendance de Juda, asservi désormais aux Perses, puis aux Grecs d'Égypte et de Syrie. L'héroïsme des Macchabées leur avait mérité le bandeau royal. Cette nouvelle dynastie, née d'une réaction fervente, n'avait pas conclu alliance avec des dieux étrangers, mais elle avait pris insensiblement les allures d'une royauté profane, ne se souciant plus assez de faire prévaloir les droits de Dieu, et elle avait dû céder la place à un homme d'origine suspecte, cet Hérode dont le véritable dieu était Auguste, l'arbitre de ses destinées.

¹¹ 1 R 8, 1-22.

<p>Lc 3. ⁴ Ainsi qu'il est écrit dans le Livre des paroles du prophète Isaïe :</p> <p>Voix de celui qui crie dans le désert :</p> <p>Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers :</p> <p>⁵ Tout ravin sera comblé, et toute montagne et [toute] colline abaissée, Et les chemins sinueux deviendront [une voie] droite et les raboteux des chemins unis :</p> <p>⁶ Et toute chair verra le salut de Dieu.</p>	<p>Mc 1. ² Ainsi qu'il est écrit dans le prophète Isaïe :</p> <p>(Voici que j'envoie mon messenger devant ta face, pour disposer ta voie. Cf. § 79.)</p> <p>³ Voix de celui qui crie dans le désert :</p> <p>Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers</p>	<p>Mt 3. ³ Car c'est lui dont il est parlé par le ministère du prophète Isaïe, disant :</p> <p>Voix de celui qui crie dans le désert :</p> <p>Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers.</p>
--	---	--

[Jn 1. ⁶ Il y eut un homme, envoyé de Dieu. Son nom était Jean. Cf. § I. ²³ Il dit : « Je suis la Voix de celui qui crie dans le désert : Redressez la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. » Cf. § 22.]

Dieu cependant n'avait pas abandonné son peuple. Il avait promis maintes fois, par les prophètes et par les psalmistes, d'établir son règne personnel. La maison de David remonterait sur le trône. L'horizon de la prophétie se terminait à un descendant du saint roi, le Messie ou l'Oint du Seigneur, roi comme David et ses successeurs, mais un roi uniquement appliqué à faire régner le Seigneur.

Cette promesse était un objet de foi pour l'élite religieuse d'Israël. Si l'on veut mesurer à quel point de perfection morale une longue suite de révélations, de châtiments imbibés de miséricorde, la fidélité des familles pieuses, l'héroïsme des derniers martyrs avaient haussé les aspirations d'Israël, il faut comparer cet idéal avec celui qu'avaient conçu les plus sages parmi le peuple le plus cultivé.

Oui, Platon avait rêvé d'un état organisé pour faire régner la justice intérieure ; il avait même entrepris personnellement de faire réussir cette gageure dans ses trois courageux voyages en Sicile. Mais il était revenu abattu, n'osant plus s'assurer sur son rêve, d'ailleurs si incohérent comme tous les rêves, et personne n'attendait plus la réforme morale d'un état par un philosophe. L'État aspirait à faire régner l'ordre et la paix. C'était beaucoup, et tout ce qu'on pouvait lui demander. Dieu eût pu faire quelque chose de plus, et tout d'abord se faire connaître comme le principe de toute sainteté et de toute justice, la source des commandements équitables, la raison suprême de toute vie morale. On le pressentait. Mais dire comme les Pythagoriciens : « imite et suis Dieu », quand on continuait à adorer les dieux du paganisme, n'était-ce pas la suprême ironie, ou l'inconscience d'une pensée chimérique ?

Comme tout était plus clair dans Israël ! Le Dieu qui avait créé le monde en était le seul maître ; c'est lui qu'il fallait servir comme le véritable Roi. Mais, les hommes étant

sourds à sa voix, c'était à lui de se montrer pour être reconnu et prendre possession de son règne. On l'en suppliait.

La formule des dix-huit bénédictions n'a été composée qu'après la ruine de Jérusalem, mais plus d'un siècle auparavant la prière instante de tout Israélite pieux était déjà : « Règne sur nous, Seigneur, toi seul¹² ! »

Le règne de Dieu, les Juifs pieux, auditeurs du Baptiste, le souhaitaient donc de toute leur âme. Pourtant le « toi seul » n'était pas tout à fait sincère chez la plupart, car tout bon Israélite espérait bien régner avec Dieu sur les nations châtiées et asservies. Car enfin Dieu règne, il a seul le droit de régner. Mais il faut des ministres ; il est si loin dans sa gloire inaccessible ! Et même, s'il règne déjà quelque peu, c'est uniquement parce qu'Israël accepte sa domination et la fait connaître. Il en sera de même, et à plus forte raison, quand les dominateurs injustes d'Israël seront à ses genoux. Cet état d'esprit, le Baptiste le comprenait très bien, et il ne le pouvait souffrir.

À suivre

16_ La prédication de saint Jean Baptiste (16)

In *L'Évangile de Jésus Christ* par le P. M.-J. Lagrange des frères Prêcheurs
avec la *synopse évangélique* traduite par le Père Lavergne, Lecoffre-Gabalda (1954).

© www.mj-lagrange.org

¹² LAGRANGE Marie-Joseph. *Le Messianisme chez les Juifs*, Lecoffre-Gabalda, Paris, 1909, p. 153.